

Dixième épisode

31 août 1940. Poursuite des entretiens entre le maréchal Pétain et Jacques Chevalier¹

Le dîner « grenoblois » du 30 août n'avait pas permis à Jacques Chevalier de s'entretenir, seul à seul, avec le Maréchal Pétain. Mais celui-ci avait accepté de le rencontrer, à l'issue du déjeuner qui devait se tenir à l'Hôtel du Parc le lendemain à 13h15. A cet entretien, seul le général Doumenc² assiste, mais le garde des Sceaux, Raphaël Alibert, se joint à eux en fin de repas.

« Madame Daré-Touche me prie de passer au Majestic à 11h.30, avant mon départ pour Grenoble. Je trouve Mazon, du Collège de France, très opposé au gouvernement Pétain, et qui prétend qu'il a eu tort de signer l'armistice et de nous livrer à l'Allemagne, qu'on pouvait résister, etc. Mme Darré me dit confidentiellement, et en s'excusant de le faire, que mon audace hier a effrayé l'entourage du Maréchal : « On ne parle pas ainsi au chef de l'Etat, à un maître et dictateur, lui confia Fernet. Dire que rien n'est changé, qu'on passe pour être asservi à l'Allemagne. Que M. Chevalier soit plus prudent. » Le Maréchal a-t-il été vexé de s'entendre dire des vérités qu'on empêche d'arriver jusqu'à lui ? Ce serait mauvais signe, me dit Marie³. En réalité, son entourage a craint sa réaction : mais la réaction a été tout autre, je vais le constater dans un instant, et elle révèle le grand homme, - celui qui est reconnaissant

¹ Des extraits des conversations entre Jacques Chevalier et le Maréchal Pétain ont été publiés précédemment : Daniel Bloch, *Jacques Chevalier et la politique éducative du Maréchal Pétain*, La Pierre & l'Écrit, **30**, Presses universitaires de Grenoble, p. 167 – 188.

² Aimé Doumenc, polytechnicien, général d'armée, né à Grenoble et ancien élève du Lycée Champollion. Il est affecté au Grand Quartier Général (GQG) pendant la Grande Guerre. Il se mettra en disponibilité en 1942.

³ Marie Mercier, fille du docteur Mercier de Cérilly, avait épousé Jacques Chevalier en juillet 1912.

qu'on le mette en présence des faits au lieu de le tromper par une apparence flatteuse.

Je me rends vers 13 heures au Pavillon Sévigné, me trompe de porte et reviens des bords de l'Allier à la petite place de la vieille ville. On m'introduit dans le jardin, où je trouve un certain nombre de personnes réunies ; dont Mme Desvalières, et Font-Réaulx, chef de cabinet du Garde des sceaux, que je reconnais à sa ressemblance avec son frère et à qui je me présente.

À 13h15, le Maréchal arrive en auto avec le Général Doumenc. Il va droit à moi, et me présente au général : « Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, Monsieur Chevalier, le fils du Général Chevalier, directeur du génie pendant la guerre. Il me serre affectueusement la main, et me fait les honneurs de Sévigné, du pavillon, du jardin. « C'est un lieu charmant, me dit-il, : « Je le connaissais pour être venu voir le Musée... - Je n'ai pas encore eu le temps de le voir, me dit le Maréchal.

Nous passons à table. Le Maréchal se place seul au bout de la table de gauche, met le Général Doumenc à sa droite. Il me fait signe de venir, puis me place à sa gauche, face au jardin. Il me sert du Bordeaux blanc, et s'étonne, au moment où l'on passe les hors d'œuvre, que je ne prenne pas l'œuf à la mayonnaise. Je lui en donne la raison, en lui racontant mon opération, sur laquelle il me demande maintes précisions. Puis nous parlons longuement de vins, de cognac, de calvados (que le Maréchal apprécie médiocrement), d'armagnac (dont Pesquidoux⁴ est fier), de marc (que le Maréchal met au-dessus de tout). Et faisant allusion à la récente et si heureuse législation contre les bouilleurs de cru et l'alcoolisme, je lui dis : « Tout cela va être interdit » Comment ? Mais vous ne lisez pas très bien mes décrets - il faut croire : mais alors que doit-ce être de la masse des français ? »

⁴ Joseph Dubosc, comte de Pesquidoux, dit Joseph de Pesquidoux, fut président du Conseil départemental sous le gouvernement de Vichy

A ce propos, le Maréchal demande ce que titre la Chartreuse, et si l'on pourra encore en servir, et le Maréchal s'inquiète de savoir où elle est actuellement fabriquée. Je lui raconte, en parenthèse, le retour des Chartreux, sur un coup de téléphone de Mandel, dans la Chartreuse réquisitionnée par le Maire de St Pierre (où le Maréchal a passé une fois en manœuvre) pour des réfugiés qui devaient être précisément eux : « Mais ils n'ont pas de statut légal », ajouté-je. Puis nous parlons très longuement du Dauphiné, de Grenoble, de Mme Darré, « femme extraordinaire, qui a un sens supérieur des affaires, » disons-nous avec le Maréchal qui l'a connue naguère à Marseille, et qui est fidèle dans ses amitiés.

Il me questionne sur mes cours, mes étudiants, les étrangers, le rayonnement de nos enseignements par eux. Je lui parle de Mgr Caillot, et lui remet les deux pages de la Semaine religieuse, où notre Evêque a si bien défini la tâche et les ordres de Pétain. Il les place dans la partie inférieure droite de son veston, - celle où il chercha hier, après avoir fouillé ses autres poches, deux photographies de lui (l'une avec son chapeau, l'autre sans chapeau « où je ressemble à un marchand de fromage » pour Mme Darré. Mais vous cherchez de la main droite dans la poche gauche, lui avait dit Ménétrel, et le Maréchal s'amusa à continuer de faire comme s'il ne comprenait pas...

Revenant à parler de l'Allier, je lui dis la crainte exprimée par beaucoup, - hier encore par M. Mâle⁵, « mon confrère, le directeur de l'Ecole de Rome, - que l'Allier soit occupé ». « Mais non ! réplique le Maréchal. Tout le monde se figure que les Allemands vont venir chez eux, à Lyon, dans les Bouches du Rhône, dans les Pyrénées. Rassurez-les ». (On dit qu'en réalité tel devait être le prix du retour du gouvernement à Paris, annoncé le 13 juillet, mais que le Maréchal ne voulut pas y consentir). Puis nous parlons de mon oncle Vachée, de ma tante Elvina, de ses

⁵ Emile Mâle, historien, membre de l'Académie française, a été directeur de l'Ecole de Rome de 1923 à 1937. Le Maréchal Pétain était également membre de l'Académie française, depuis 1929, à la suite du Maréchal Foch. Condamné à l'indignité nationale, il en fut exclu à la Libération.

filles et de ses petits-enfants « qui cueillent les doryphores dans son jardin, maintenant qu'on manque de produits chimiques pour s'en débarrasser, - Qu'est-ce-que cette bête-là ? me dit le Maréchal. Je n'en ai pas entendu parler et ne l'ai jamais vu dans ma propriété de Provence, à Cagnes, où je ne suis pas retourné, il est vrai, depuis deux ans. » (On voit de là l'Estérel ? – Non, mais les Alpes). Le Maréchal me fait décrire l'aspect, la taille et la livrée. « Une vraie plaie d'Égypte », lui dis-je.

Revenant à l'état de l'opinion publique, je répète au Maréchal qu'il est indispensable d'agir sur elle avec force et promptitude. « On ne bâtit que sur la crainte » lui dis-je, « *sur la confiance* » me répondit-il avec un geste noble et magnifique. « Mais une confiance accompagnée de crainte » répliquai-je. « *Une confiance respectueuse* » reprend le Maréchal. « Pour cela, lui dis-je, il faut la foi ». Et je lui cite le mot de mon vieil ami, « L'héritier de Monsieur Saint-Mayeul⁶ », le dépositaire de la tradition orale, le découvreur de [un mot non déchiffré], qui me disait : « Pour pouvoir, il faut croire, et il faut vouloir – une admirable formule et devise de votre action, Monsieur le Maréchal, et bien plus profonde que le mot du philosophe : pour pouvoir, il faut savoir. » J'achève les fraises, qu'il m'a conseillé de prendre en haut, et non, comme je m'apprêtais à le faire, en bas de l'édifice qui les entasse dans la haute corbeille de fruits, à côté des poires et des raisins. Le Maréchal se lève avec décision, et fait quelques pas en direction du canapé où il va s'asseoir. « Il mange trop vite », me dit l'un de ses familiers.

Il me fait signe encore de m'asseoir auprès de lui sur le canapé, à sa gauche, tandis que le général Doumenc s'assied sur un fauteuil. Nous prenons le café. « Ce qui manque, me dit le Maréchal, ce sont les agents d'exécution. *L'ordre n'est rien. L'exécution est tout.* Malheureusement, je donne des ordres : ils ne sont pas exécutés. » Nous parlons du général de Gaulle « Un serpent que j'ai réchauffé dans

⁶ Saint Mayeul ou Maïeul de Cluny est né vers 910 à Valensole, en Provence orientale. Il a été le quatrième abbé de Cluny.

mon sein ? C'est moi qui l'ai fait venir à mon Etat-Major. Je lui ai donné mes idées sur la réorganisation de l'armée, du matériel. Il les a publiés sous son nom. Il a un immense orgueil, un orgueil de dégénéré ; son fils est une loque humaine – comme son frère grenoblois, expliqué-je. – Une hérédité syphilitique, sans doute, par quoi s'explique son incompréhensible attitude, sa prise de gouvernement en Angleterre, ses invectives à mon adresse, les ordres à notre marine, à nos colonies, qu'il a mises à feu et à sang, à l'exception de l'Afrique occidentale. » Et Alibert, le garde des sceaux, secrétaire d'Etat à la justice, qui survient à ce moment et s'assied sur un fauteuil à ma gauche, dit avec force : « L'orgueil, le vice fondamental. – Le vice diabolique - La source de tous nos maux, déclare Alibert : elle remonte au 18^{ème} siècle, dont l'action néfaste a tout empoisonné en France. – Comme vous avez raison ! lui dis-je. Il faudra que nous en parlions. – Venez me voir demain », répond Alibert. Et le Maréchal lui dit avec malice : « Prenez garde. On vous coupera la tête. – Il la prendra dans ses mains, comme Saint Denis et Saint Principin⁷ », dis-je. (Le Maréchal m'en demande l'histoire). « Mais d'abord, réplique Alibert, je ne me laisserai pas faire. Nous agissons fort et vite. » Je sors mon papier que j'avais préparé pour le Maréchal, et qui porte : « Agir vite et fort. » Voyez, ajouté-je, que nous pensons de même.

« Le Maréchal se lève, et se dirige vers le jardin, accompagné du Gl Doumenc. Je fais mine de m'éloigner. « Venez, Monsieur Chevalier, me dit le Maréchal. Vous n'êtes pas de trop ». Et nous cheminons tous trois, tête nue, sous un soleil ardent, par les allées du jardin : un marin court après le Maréchal pour lui porter son feutre gris. Le Maréchal me montre son auto, en s'excusant d'en avoir une, - il ne peut tout de même pas aller à bicyclette à son âge (84 ans, qui serait l'âge de mon oncle Vachée). Et il me désigne le bois dont il fait provision pour passer

⁷ Principin, recherché par le roi des Goths qui a été informé de son baptême, est retrouvé, en prière. Sa tête est coupée à la hache. Principin, poursuivant sa prière, ramasse sa tête et la porte jusqu'à une église dédiée à Saint Pierre située dans le village de Châteloy, à 110 kilomètres de Vichy.

l'hiver à Vichy. Il donne au général Doumenc ses consignes pour maintenir l'ordre dans les 14 départements dont il va être chargé, - et jusque dans les moindres villages, insisté-je. « Il faut une dictature militaire, - sans le nom lui dis-je ; et je fais des deux mains le geste de boucler (comme je l'avais fait sur le canapé lorsque nous parlions de la propagande de de Gaulle, - qu'il avait vu que j'appliquais à ce traître « contre qui je ne peux rien » dit-il). Pétain mettra des gouverneurs militaires partout, et il recommande à Doumenc de veiller avec soin à la *tenu*e des troupes, des hommes : il se redresse à ce mot, avec cette allure que je connaissais bien à mon père.

Puis il reprend avec moi, précise et complète, le plan de réorganisation du pays qu'il avait ébauché en ma présence hier soir, et qu'il a médité la nuit. C'est à la Provence qu'il l'appliquera d'abord, mettant là à l'essai l'organisation des provinces.

Il insiste sur les garanties et l'importance à donner à la famille, ainsi qu'aux corporations. Une seule classe sera éliminée à jamais, ou pour 40 ans au moins, celle des parlementaires, des avocats (qui n'auront qu'un représentant au lieu de les avoir tous), bref des *parleurs*, qui croient qu'il suffit d'avoir parlé pour agir, et qu'avoir dit ce qu'il y avait à faire dispense de le faire. »

Œuvre de longue haleine. « Il me faudrait trois ou quatre ans pour la réaliser, dit le Maréchal. – Vous les aurez, réplique le général. – Non, répond le Maréchal avec une gravité empreinte de quelque mélancolie. Mais je voudrais *avoir quelques mois pour faire la paix, poser les principes, donner l'impulsion, et mettre les hommes qui la continueront.* « Dieu vous garde », lui dis-je.

Il prend congé du Général Doumenc, et vient s'asseoir avec moi sur le banc qui est en avant du massif. Le Dr Ménétrel ⁸ veut l'en empêcher. « Vous devez vous reposer », lui dit-il. « F. moi le camp, Ménétrel » réplique vivement le Maréchal. « Je veux parler avec Chevalier. » Et je

⁸ Bernard Ménétrel, conseiller et médecin privé du Maréchal Pétain était un des antisémites les plus virulents de son entourage.

reste un quart d'heure avec lui, en lui remettant et en lui expliquant un papier où j'ai signalé quelques nominations fâcheuses et leur origine (Brunold⁹, venu de Bordeaux, Laffitte, Flottes), le cas à faire de Rosset¹⁰ et de Roussy¹¹ (sur lesquels il hésite en raison de leur attitude présente et de l'opinion), les hommes à nommer (Fugier, Husson, Mesnard, Guitton dont j'ai négligé de surligner le nom : il me demande mon stylo, pour le souligner de deux traits), le programme et la liste des membres de l'Union Nationale, les papiers de Blanc sur la réforme de l'enseignement, toutes pièces qu'il garde, et enfin ma note, qu'il range soigneusement, sur la manière de réintroduire l'enseignement de Dieu à l'école primaire en remettant en vigueur et incorporant à la loi le Plan d'études du 18 janvier 1887. Car il faut restituer Dieu, lui dis-je. C'est la base de tout. - « Bien entendu » me dit fermement le Maréchal.

Cependant Ménétreel fait un geste d'impatience désespéré, en me désignant sa montre. J'abrège, je me lève, et demande au Maréchal la permission de lui donner l'accolade : il a prévenu l'expression de mon désir, il me la donne debout, sur les deux joues, en me serrant énergiquement et doucement la main, avec une émotion profonde et partagée « Venez me voir, me dit Pétain, rappelez-vous à moi.

⁹ Charles Brunold était en 1940 Inspecteur général de l'enseignement technique. Membre de la SFIO, il deviendra en 1951 Directeur général des enseignements secondaires.

¹⁰ Théodore Rosset, professeur à la faculté des lettres de Grenoble où il fonde l'Institut de phonétique, avait été nommé par Jean Zay Directeur des enseignements supérieurs. Démis de ses fonctions en 1941, il est alors nommé à la Cour des Comptes.

¹¹ Gustave Roussy, cancérologue, sera plus tard démis de ses fonctions de Recteur de l'Académie de Paris.